

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 32 (1887)
Heft: 5

Artikel: Le général Mac Clellan
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336690>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXII^e Année.

N^o 5.

15 Mai 1887

LE GÉNÉRAL MAC CLELLAN

PAR LE

Comte de Paris¹.

Monsieur l'Editeur.

Vous m'offrez l'occasion de rendre un hommage public à la mémoire du chef illustre sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de combattre dans les rangs de l'armée du Potomac.

Je vous en remercie. Vous avez compris à quel point, malgré la distance matérielle qui nous sépare, je partageais la douleur de tous les soldats qui, aux heures les plus sombres de la guerre civile, s'étaient tournés, le cœur plein d'espérance, vers le Petit Mac, qui l'avaient suivi avec confiance sur tant de champs de bataille, et qui, depuis 23 ans, conservaient une fidèle affection à leur ancien général. Notre douleur est d'autant plus vive que celui-ci était toujours resté le soldat vigoureux, alerte que nous avions vu donner à tous l'exemple au milieu des plus rudes fatigues. Il semble que la mort ait voulu le frapper en soldat : elle est venue, comme la balle invisible, trancher brusquement cette noble existence. Agé de moins de soixante ans et n'en paraissant pas cinquante, il semblait destiné à vivre encore longtemps entouré du respect et de la sympathie de ses concitoyens. Dieu a sans doute voulu lui épargner bien des épreuves, bien des souffrances ; il lui a accordé la suprême consolation de mourir entouré de tous les siens, de cette noble veuve qui avait été la fidèle compagne de sa vie, son soutien aux heures difficiles, de ce fils et de cette fille qui semblaient lui promettre une vieillesse heureuse, et même de ce représentant d'une autre génération militaire, le général Marcy, uni à lui à la fois par les liens de la famille et par ceux de la plus étroite amitié.

¹ Cette notice que l'*United Service Magazin* avait demandée au comte de Paris aussitôt après la mort du général Mac Clellan, a été retardée par les circonstances personnelles de l'auteur, forcé, comme on sait, de reprendre le chemin de l'exil pour cause de beau mariage de sa fille aînée. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur en français de ce document d'un haut intérêt à tous égards. — *Réd.*

Vous faites appel à mes souvenirs. Je ne tenterai pas de retracer ici toute la vie du général Mac Clellan. Cette tâche a déjà été remplie dans la presse américaine ¹ par des plumes plus autorisées que la mienne, par des amis qui avaient connu depuis l'enfance le futur commandant de l'armée du Potomac. Ils ont pu parler du jeune et studieux élève de West-Point, du brillant lieutenant qui se faisait remarquer à côté de Lee dans la campagne du Mexique, du savant officier du génie qui était envoyé en Crimée pour étudier au milieu des combattants le plus grand siège des temps modernes.

Pour parler de Mac Clellan je ne puis recourir qu'à des souvenirs personnels. Mais, avant de rappeler ces souvenirs, je tiens à bien établir qu'en retraçant quelques incidents de la guerre civile, je ne voudrais raviver aucune des passions qui l'avaient alors allumée, ni troubler le grand apaisement que l'esprit pratique du peuple américain et l'estime mutuelle des combattants ont fait succéder si promptement au bruit des armes, au tumulte des batailles. Cette estime mutuelle, disons-le tout de suite, le général Mac Clellan a été le premier à en donner l'exemple. Le respect de ses adversaires, qui est une qualité essentielle chez un chef militaire, lui était inspiré à la fois par ses anciennes relations personnelles avec quelques-uns d'entr'eux et par la justesse naturelle de son esprit à la fois ferme et modéré. En en donnant l'exemple aux autres il faisait en même temps un grand acte politique; il préparait l'armée du Potomac à comprendre et à approuver la générosité de Grant à Appomatox Court House. Et la plus belle récompense de sa conduite patriotique s'est trouvée dans la présence, parmi les *pall-bearers* qui l'ont escorté à sa dernière demeure, de son redoutable adversaire des premiers jours, du glorieux blessé de Seven Pines, du général confédéré Joseph Johnston.

Si quelqu'un avait prévu, par une inspiration prophétique, qu'on verrait un tel spectacle dans l'Union reconstituée, il n'aurait pu sans risquer fort d'être lapidé, également dans le Nord ou dans le Sud, l'annoncer au mois de septembre 1861. Les Etats fidèles à l'Union frémissaient encore sous le coup du cruel échec que Johnston et Beauregard leur avaient infligé quelques semaines auparavant sur les rives du Bull Run. Leurs premières illusions avaient été brusquement dissipées; mais personne ne mesurait encore la grandeur de la lutte engagée et des sacrifices qu'il fau-

¹ Voir la traduction de quelques-uns de ces articles dans nos numéros de novembre et décembre 1885. — *Réd.*

drait faire pour la terminer victorieusement. Personne, sauf quelques anciens officiers de l'armée régulière comme Mac Clellan, n'appréciait la valeur morale et la force de résistance de ceux qu'on persistait à appeler les *rebelles*. En effet je n'étonnerai aucun des Américains qui avaient l'âge d'homme à cette époque en disant que le Nord et le Sud, quoique unis par les liens du sang, de la langue, de l'histoire et de la politique, étaient parfaitement étrangers l'un à l'autre. Chose singulière, il a fallu un duel sanglant pour que ces deux fractions du peuple américain apprissent à se connaître. Elles s'ignoraient réciproquement jusqu'alors. Le Nord se trouvant par son commerce en relations avec le monde entier, sentant ses forces croître rapidement et comprenant bien que la puissance des Etats-Unis au milieu des autres peuples de la terre dépendait du maintien de l'Union, croyait sincèrement que le Sud partageait son respect religieux pour le pacte fédéral.

Démocrates¹ et républicains croyaient également leurs frères du Sud incapables de le déchirer. Ceux-ci, de leur côté, séparés des hommes du Nord par un abîme social, l'esclavage, ne les rencontrant guère qu'à Washington, c'est-à-dire sur le terrain des luttes politiques, avaient pris au sérieux la caricature traditionnelle que les journaux satiriques offraient alors du Yankee : ils le croyaient incapable de sortir de son comptoir pour sacrifier son argent, son temps, sa vie, au service d'une cause nationale. Les West-pointers, à peu près seuls, se connaissaient entre eux. Ceux-là mêmes qui avaient depuis longtemps quitté le service restaient unis de cœur à la noble confrérie militaire, où tant d'âmes d'élite trouvaient l'occasion de consacrer à la patrie, au drapeau, une vie entière de dévouement et d'abnégation. Ils avaient été les témoins, souvent les confidents, des hésitations de la plupart de leurs camarades entraînés par les influences de la famille ou de la politique dans la voie de la sécession. Bon nombre d'entre eux revenaient des Etats du Sud où ils avaient pu apprécier la puissance du mouvement séparatiste. Telle est l'origine de la lutte constante entre le général Mac Clellan et les influences politiques qui s'agitaient autour du président Lincoln : lutte dans laquelle des deux parts on était également sincère, quoique inégalement éclairé sur la situation militaire, et qui seulement plus tard fut envenimée par l'esprit de parti.

Le désastre du Bull Run était trop récent en septembre 1861

¹ Il est bon de se rappeler qu'aux Etats-Unis le parti *démocratique* pourrait être appelé *conservateur* ou *libéral* d'après les dénominations en usage en Europe ; le parti *républicain* correspond au parti *radical*. — *Réd.*

pour que l'on pût reprendre déjà le fameux cri : « On to Richmond » qui, par une chaude journée de juillet, avait conduit les volontaires de Mac Dowell jusque sur le fatal plateau de Manassas. Personne n'a contesté à Mac Clellan d'avoir été un merveilleux organisateur. Tous les vétérans de l'armée du Potomac se souviennent de cette période extraordinaire, où, le peuple du Nord, appliquant à la levée d'un nombre immense de futurs combattants et à leur équipement militaire son génie spontané et son esprit d'initiative, les bataillons, les escadrons, les batteries, sortis pour ainsi dire de terre, affluaient par toutes les voies vers les vastes solitudes qui occupaient encore alors les trois quarts de la superficie de la capitale fédérale. J'ai cru pouvoir comparer la naissance improvisée de ces armées au réveil de l'immense multitude d'ossements desséchés au milieu desquels, dans une de ses poétiques visions, le prophète Ezéchiel raconte qu'il se trouva transporté. A sa voix inspirée les ossements se rapprochent, des muscles les lient, des chairs les recouvrent : il ne manque plus que la vie à tous ces corps complets, mais inertes. « Vacitinare ad spiritum, vacitinare fili Hominis¹.... Prophétise, » t'adressant à l'esprit, prophétise, toi, fils de l'homme, et dis à » l'esprit : Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel : « Esprit, viens des » quatre vents, et souffle sur ces tués, et qu'ils revivent. »

C'est au milieu de cette œuvre immense d'organisation que deux aides-de-camp français furent attachés à l'état-major de Mac Clellan. Ses brillantes opérations dans la Virginie occidentale, en face d'un adversaire qui n'avait pas alors révélé toute sa valeur militaire, de Lee, qu'il devait retrouver, moins d'un an après, en face de lui : les succès de Laurel Hill et de Rich Mountain prouvaient tout le parti qu'il pouvait tirer des forces encore inexpérimentées placées entre ses mains. Il avait révélé déjà de rares qualités stratégiques. Le président lui avait confié le soin de créer l'armée du Potomac, car on ne pouvait donner le nom d'armée aux bandes désorganisées que le brave et malheureux Mac Dowell avait ramenées à Washington après la bataille de Bull Run. Entouré pour la plupart de jeunes officiers, il était lui-même le plus jeune d'entre nous tous par sa vigueur physique, par la vivacité de ses impressions, par la noble candeur de son caractère, par son ardent patriotisme ; j'ajouterai même par une certaine inexpérience des hommes. Sa figure militaire respirait

¹ Ez. XXXVII, 9.

à la fois la franchise, la bienveillance et la fermeté. Le regard était perçant, la voix douce, le commandement net, précis, l'humeur toujours égale. Ses encouragements étaient affectueux, ses reproches polis. Discret, comme doit l'être tout chef politique ou militaire, il accordait difficilement sa confiance. Une fois donnée, il ne la reprenait plus. Par son inébranlable fidélité à ses amis il savait leur inspirer un dévouement absolu. Mais ceux dont le premier devoir est de mener leurs semblables ne peuvent sans danger pratiquer trop ostensiblement cette noble vertu. L'amitié est partielle. Toute apparence de partialité est surtout funeste dans une armée où les relations entre le chef et ses lieutenants peuvent décider du sort de bien des milliers d'hommes placés sous les ordres directs de ces derniers. Malheureusement pour lui, Mac Clellan était arrivé trop vite et surtout trop tôt au commandement de la principale armée de la République. Ses lieutenants étaient aussi nouveaux que lui, ils n'avaient pas fait leurs preuves. L'opinion publique de l'armée, juge d'autant plus sévère que la discipline ne lui permet pas de s'exprimer hautement, n'avait pu encore se prononcer sur eux ni ratifier les préférences du général en chef.

Aussi n'est-ce pas un paradoxe de dire que pour Mac Clellan il eût mieux valu commencer par un échec, comme Grant à Belmont, que par la brillante campagne de la Virginie occidentale qui le fit appeler le Jeune-Napoléon. Au moment où nous entrons dans son état-major la confiance exigeante du peuple et du gouvernement lui imposait une tâche presque surhumaine. En forgeant le puissant instrument qui, arraché plus tard de ses mains, devait, entre celles du grand Marteleur, broyer à la fin l'armée de Lee, il acquit un titre impérissable à la reconnaissance de ses concitoyens. Il travailla, dira-t-on, pour la gloire de ses successeurs. Non, il travailla pour la patrie, et le simple soldat, qui meurt pour elle sans briguer la célébrité, ne s'y trompe jamais. Pour pouvoir donner à cet instrument toute sa perfection il résistera bientôt aux sollicitations du peuple et du gouvernement. Le nom de Cunctator, élogieux d'abord, lui sera attribué comme un reproche. Il perdra peut-être l'occasion de préparer la trempe de son instrument en le passant au feu et s'obstinera trop longtemps à vouloir le forger à froid.

Mais à la fin de septembre Mac Clellan, qui est encore sous les ordres du général Scott, *commander-in-Chief*, représente les ardens, les impatients, en face d'un chef dont l'âge et les infirmités

ont glacé la vigueur. Cependant son premier soin est de placer la capitale à l'abri d'un coup de main, d'une part pour rassurer ses habitants et tout l'organisme politique qu'elle renferme, d'autre part pour permettre à l'armée, le jour où elle se mettra en campagne, de laisser à une simple garnison le soin de la défendre sans être astreinte à la couvrir. Il sait qu'une armée enchaînée autour d'une place est une armée paralysée. Les événements de 1870 ne nous l'ont que trop prouvé depuis. Ingénieur distingué, il a tracé lui-même dans tous ses détails le plan des fortifications qui formeront une puissante chaîne d'ouvrages depuis Alexandria jusqu'en face de Georgetown. Il en surveille journellement l'exécution, la vie de bureau alterne avec cette vie active. Infatigable en selle, le général Mac Clellan l'est aussi la plume à la main. Esprit précis et méthodique, il embrasse tous les détails de l'immense organisation de son armée. La création de toutes pièces du matériel immense nécessaire à sa vie et à son action, est l'exemple le plus extraordinaire donné par le génie improvisateur des Américains. La plupart des hommes politiques paraissent au quartier-général, comme amis, comme conseillers, ou comme solliciteurs. Mac Clellan, quoique enrôlé ouvertement dans le parti démocratique, n'a pas jusqu'à présent permis à ses amis de le compromettre et se trouve, par sa position, en relations personnelles avec un grand nombre de chefs du parti républicain. Je ne me souviens pas cependant d'avoir jamais vu chez lui mon illustre et excellent ami, Charles Sumner. De tous, le plus bienveillant, le plus modeste d'ailleurs, est celui que l'histoire élèvera au-dessus de tous les autres. Abraham Lincoln, *honest old Abe*, comme l'appelaient affectueusement les soldats. Qui de nous pourrait oublier ces soirées où, inquiet, préoccupé par l'attente de quelque nouvelle, il arrivait seul à pied de White House et où, parfois, ne trouvant pas le général, il s'asseyait familièrement au milieu de nous pour nous conter, avec sa bonhomie habituelle, quelque-une de ses anecdotes favorites qu'il savait assaisonner d'une pointe de fine ironie?

Cependant la saison avançait. L'armée se formait. Dès la fin de septembre l'ennemi s'était replié sur Fairfax Court House nous laissant à Munsons Hill quelques canons en bois et en carton. Le moment semblait venu d'entrer en campagne. Les rigueurs de l'hiver ne se font guère sentir en Virginie avant le commencement de décembre. Le 17 octobre l'ennemi avait fait un nouveau pas en arrière. L'armée du Potomac allait en faire un en avant.

Ce fut un faux pas. Elle trébucha à Balls Bluff. Les ordres de Mac Clellan avaient été donnés dans l'ignorance de la topographie des environs d'Edwards Ferry, car toutes les cartes étaient inexactes, et des forces de l'ennemi en avant de Leesburg, car le service d'informations était alors très insuffisant, malgré les louables efforts de Mac Allen Pinkerton. Mac Clellan, qui était établi en avant de Drainesville, avec la division Mac Call, se croyait à portée de soutenir la brigade Baker. Celle-ci fut écrasée le 21 sans que personne s'en doutât sur la rive droite du Potomac. Ce désastre, peu important par lui-même, amena de vives récriminations. Il montra surtout combien était encore faible et imparfait le lien qui devait rattacher au chef suprême toutes les parties de l'armée que celui-ci avait à faire mouvoir. Ce jour-là l'hésitation entra dans l'esprit de Mac Clellan. S'il ne prit pas immédiatement le parti de remettre l'entrée en campagne au printemps suivant, il agit cependant dès lors de telle façon qu'il se laissa bientôt acculer à cette regrettable nécessité.

Un grand changement survint peu après dans sa situation militaire, changement qui semblait devoir l'encourager à prendre promptement l'offensive et qui, entre autres résultats regrettables pour lui, eut un effet directement contraire.

Le soir du 1^{er} novembre tout le monde politique de Washington était en émoi. Il était encore sous le coup de la destitution du général Frémont, coupable d'avoir, par une proclamation abolitionniste, empiété sur le domaine de la politique. La disgrâce du *Pathfinder*, si populaire parmi les républicains de l'ouest, avait causé quelque émotion au Congrès et provoqué une joie inopportune parmi les nombreux ennemis politiques qu'il comptait dans l'armée du Potomac, lorsqu'on apprit qu'une autre mesure plus grave encore venait d'être imposée au gouvernement. Depuis quelques heures on savait au quartier-général que Scott avait donné sa démission de commandant en chef des armées fédérales. Mac Clellan était son successeur naturellement désigné. D'une très haute stature, d'une figure martiale, le vainqueur de Mexico joignait à ces avantages physiques de rares qualités militaires et diplomatiques. Il avait su conquérir le Mexique sans éprouver aucun échec, il avait su y installer un gouvernement capable de garantir l'évacuation, de se maintenir seul et d'assurer aux Américains l'exécution d'un traité aux conditions léonines. Mais l'âge l'avait atteint physiquement et moralement. Obèse et impotent, le brillant Scott n'était plus en 1861 que l'ombre de lui-même. Tout

en reconnaissant les services rendus à la république, lors de l'explosion de la guerre civile par sa fidélité au drapeau étoilé, malgré son origine virginienne, les jeunes généraux lui reprochaient de paralyser leur ardeur et d'entraver leurs projets. Le président et son premier ministre, M. Seward qui, par habitude de la vie politique, étaient des temporisateurs, regrettaient vivement le général Scott; ils redoutaient, je crois, la jeunesse, les imprudences de Mac Clellan. Celui-ci, de son côté, s'imaginait que le départ du vieux guerrier lèverait le dernier obstacle qui s'opposait à la réalisation de ses grandes conceptions stratégiques. Chose remarquable et bien fréquente dans les affaires humaines, tout en raisonnant logiquement, ils se trompaient également. En effet Mac Clellan, une fois investi du commandement suprême, se montra plus temporisateur encore que son prédécesseur et, comme on le verra bientôt, son élévation prématurée à ce poste fut la cause de tous ses déboires, de tous ses malheurs.

Le lendemain 2 novembre nous étions à cheval à côté de lui à 4 heures du matin pour accompagner jusqu'à la gare celui dont il allait prendre la place. Dans le cortège, chacun en devisant, cherchait à percer l'avenir, à prévoir la fortune du jeune général, son rôle futur dans la crise redoutable que traversait la république. Il eût été plus aisé de percer la nuit et le brouillard qui nous enveloppaient. Une heure après, Mc Clellan était à son bureau : une tâche nouvelle, immense, dont il n'avait peut être pas calculé le poids, s'imposait à lui et menaçait de l'écraser. Sans lui donner le grade de Scott, le président lui avait confié le commandement suprême des armées de la république. On peut dire qu'il y avait droit comme le plus ancien des majors-généraux de l'armée régulière. En assumant ce commandement, il ne renonça pas à la direction personnelle et particulière de l'armée du Potomac. En cela il eut raison ; car, d'une part, il n'y avait personne à qui il pût confier le soin d'achever son œuvre d'organisation et, d'autre part, en quittant le commandement de la première armée de la république, il aurait abandonné sa place sur les champs de bataille et se serait condamné à la prison perpétuelle dans les bureaux de l'état-major général à Washington. Mais il faut bien le dire, ces deux fonctions étaient incompatibles. Un vieux proverbe français dit : *qui trop embrasse mal étreint*. Lorsque deux ans plus tard Grant entreprit de conduire lui-même la campagne décisive contre Richmond, tout en conservant la direction suprême des armées, non seulement il était entouré

de l'auréole de ses grandes victoires et son autorité militaire était incontestée, non seulement une cruelle expérience avait prouvé au peuple américain et au gouvernement la nécessité de concentrer cette direction dans une seule main, mais les différentes armées qu'il faisait mouvoir de loin étaient confiées à des chefs éprouvés auxquels il pouvait accorder une grande liberté d'action, et cependant il eut soin de laisser d'une part à la tête de l'armée du Potomac le vainqueur de Gettysburg, et d'autre part à Washington un chef d'état-major, Halleck, qui, réduit par lui à un rôle subordonné, avait des aptitudes spéciales pour remplir ces fonctions. La situation de Mac Clellan était bien différente. Il s'en aperçut le jour où, pour entrer en campagne, il se mit à la tête de l'armée du Potomac. Pour le moment il put suffire à sa tâche, grâce à un travail incessant : mais il lui fallut renoncer aux courses quotidiennes qui le mettaient en relations avec toutes ses divisions et avaient tant contribué à hâter leur organisation. Mac Clellan, enfermé dans son bureau, entreprit de mettre de l'ordre, de la méthode dans la concentration des forces immenses qui s'enrôlaient au service de la république, dans la formation des armées, et de leur tracer un plan de campagne d'ensemble. Le général Halleck, récemment arrivé à Washington, fut envoyé dans l'ouest avec des pouvoirs étendus. Mac Clellan lui céda un de ses meilleurs lieutenants, le général Buell. Enfin il prépara les grandes expéditions navales qui devaient donner aux fédéraux Port-Royal, Roanoke et la Nouvelle-Orléans. A peine à l'œuvre, il reconnut que les armées de l'ouest étaient moins préparées que celles de l'est à entrer en campagne et, comme il semblait nécessaire qu'elles agissent ensemble, on peut supposer que, dès les premiers jours de son nouveau commandement, le parti de retarder jusqu'au printemps l'entrée en campagne de l'armée du Potomac fut arrêté définitivement. Mac Clellan devait et sut cacher à tous cette résolution fort regrettable à bien des points de vue. Mais les soldats ne tardèrent pas à la deviner : car la foule a des instincts qui déroutent les plus habiles. Ils le prouvèrent en construisant, avec toute l'habileté du bûcheron américain, des log-huts destinés à les protéger contre les intempéries de la saison. Bien leur en prit. Lorsque la glace et la neige vinrent assez brusquement rendre toute opération militaire manifestement impossible, de vrais villages de pionniers s'élevaient déjà partout au milieu des bois et offraient aux soldats d'excellents abris. L'armée s'était d'elle-même établie dans des quartiers d'hiver.

Les préoccupations de la politique étrangère contribuèrent aussi à retenir Mac Clellan à une époque où la saison lui aurait encore permis de prendre l'offensive. En effet c'est le 16 novembre qu'arriva à Washington la nouvelle du grave incident qui prit depuis le nom *d'affaire du Trent*. Les contemporains se rappelleront sans doute la joie bruyante qui éclata dans tous les Etats du Nord à cette nouvelle. C'est en vain que le commodore Wilkes avait fait dans les mers australes les voyages les plus rudes, les découvertes les plus intéressantes, son nom n'était connu que des savants. Et il lui suffisait ensuite de s'être livré sans aucun péril à un acte de violence contre un navire étranger pour que ce nom fût sur toutes les bouches. La capture des commissaires confédérés en haute mer sous pavillon neutre, qui était une violation flagrante du droit des gens, violation brutale dans la forme, inutile quant au fond et dangereuse dans ses conséquences, fut saluée par l'opinion publique comme une victoire éclatante du drapeau étoilé. On ne peut s'en étonner. Ces entraînements irréflechis sont inévitables dans nos sociétés où la presse, comme un airain sonore, répercute et multiplie à l'infini les vibrations de chaque cœur, de chaque intelligence, sans laisser à la réflexion le temps de corriger une première impression. Les esprits d'élite savent seuls résister à ces premières impressions et calculer les conséquences des événements sans se laisser émouvoir par l'entraînement apparent de la voix publique. Deux hommes à Washington comprirent dès le premier instant le danger que faisait courir à leur pays l'acte inconsidéré du commodore Wilkes. Ce furent Seward et Mac Clellan. Le premier, chargé d'une immense responsabilité, dissimula avec une habileté patriotique son opinion, laissa l'émotion se calmer et, grâce à la lenteur des communications avec l'Angleterre, gagna assez de temps pour pouvoir, à l'heure critique, en enveloppant la décision qu'il avait arrachée à son gouvernement des formes spécieuses destinées à en adoucir l'amertume, faire droit aux justes réclamations de l'Angleterre. Il épargna ainsi à son pays, au monde entier, les horreurs d'une guerre dont les conséquences eussent été incalculables. Les perfectionnements modernes ne sont pas toujours sans danger. Ainsi ce fut un grand bonheur que le télégraphe sous-marin n'existât pas à cette époque ; s'il avait pu alors transmettre en un instant les nouvelles d'un continent à l'autre, l'honneur des deux peuples aurait été engagé avant qu'ils eussent eu le temps de se recueillir et de se modérer. M. Lincoln, qui ne croyait pas à la

guerre, les comparait à deux chiens d'aspect féroce, enfermés chacun dans un enclos et habitués à se menacer constamment à travers la clôture qui les sépare. Une fois, disait-il, il se trouve une brèche dans la clôture, les deux chiens se rencontrent face à face. Vous croyez qu'ils vont enfin pouvoir satisfaire leur fureur. Nullement, ils se regardent étonnés, puis chacun s'en va de son côté, la queue entre les jambes. Mais encore faut-il que les deux adversaires ne se heurtent pas à l'improviste dans la brèche, car une fois le premier coup de dent donné on ne pourra plus les séparer. Mac Clellan n'avait pas à se mêler de la question politique, mais il devait prévoir les conséquences de la guerre redoutable qu'il entrevoyait. C'était l'Angleterre maîtresse de la mer, inondant les Etats du Sud d'armes, de munitions, d'argent, de volontaires, bloquant les ports fédéraux et prenant le Canada comme base d'opérations au printemps pour son armée régulière. Les Etats du Nord se seraient ainsi trouvés resserrés sur une immense longueur entre deux puissances hostiles, depuis les rives de l'Atlantique jusqu'à celles du Pacifique. Son premier devoir en vue d'une pareille lutte était de compléter, de fortifier son armée, et de ne pas la compromettre dans des opérations offensives au-delà du Potomac. De grandes revues vinrent constater aux yeux des moins expérimentés les progrès dans l'équipement, la tenue et l'installation des troupes. La plaine de Baileys Cross Roads vit cinquante mille hommes ainsi réunis, avec tout l'attirail de campagne, une nombreuse cavalerie, une puissante artillerie. Jamais pareil spectacle n'avait été donné aux Etats-Unis : la nouveauté en doublait l'intérêt pour les habitants de Washington. Mais, pour des yeux européens, un spectacle non moins curieux était celui du président et de la plupart de ses ministres, en bourgeois naturellement, caracolant bravement à la tête du brillant cortège militaire qui passait devant le front des troupes au bruit des tambours, des trompettes et des hurrahs répétés sur toute la ligne.

Pendant que ses aides-de-camp couraient la campagne, Mac Clellan travaillait sans relâche avec les ministres de la guerre et de la marine Simon Cameron et Gédéon Welles à préparer les grandes expéditions moitié navales, moitié militaires qui devaient planter le drapeau fédéral sur les principaux points de la côte ennemie et y préparer des bases d'opérations pour l'avenir. Le succès obtenu à Port-Royal encourageait le gouvernement fédéral dans cette voie et Mac Clellan avait rapporté de Crimée des souvenirs et une expérience personnelle qui lui permettaient de pré-

sider mieux que personne à cette préparation. M. Seward ayant courageusement terminé l'affaire du Trent avec l'approbation réfléchie du grand public, revenu de son premier affolement, le seul obstacle qui retenait ces expéditions, la crainte d'une guerre maritime, fut levé. Les troupes destinées à l'attaque de la Nouvelle Orléans furent successivement envoyées à Ship Island; Burnside s'embarqua dans les premiers jours de l'année 1862 à New-York avec la petite armée qui devait s'emparer de Roanoke et de la mer intérieure de la Caroline du Nord. Mais les grands froids de l'hiver étaient venus pendant qu'on attendait la solution de l'affaire du Trent. Si les expéditions maritimes destinées à porter des troupes sur les côtes des Etats du Sud pouvaient encore appareiller, quoique les tempêtes de cette rude saison dussent leur faire courir de sérieux dangers, l'épaisseur de la neige et l'intensité de la gelée ne permettaient pas de mettre en mouvement l'armée du Potomac. Quand même on aurait voulu exposer des soldats non aguerris à de pareilles rigueurs, on n'aurait pas pu s'avancer en pays ennemi, l'état des routes rendant impossible l'approvisionnement de l'armée. Aussi Mac Clellan songea-t-il, comme beaucoup de ses subordonnés, à remplacer les transports terrestres par des flotilles, naviguant, soit sur les grands fleuves de l'ouest, soit sur les profonds estuaires qui découpent la Virginie occidentale. C'est sous son inspiration que l'administration militaire équipa les nombreux navires qui permirent à Grant de devancer la belle saison pour ouvrir par la prise des forts Henry et Donelson le Tennessee et le Cumberland. C'est sous sa direction que le futur général en chef forma le plan de la brillante campagne qui devait être la première glorieuse étape de sa grande carrière militaire. C'est à l'action combinée de l'armée et de la marine que Mac Clellan comptait aussi demander les moyens de commencer quelques semaines plus tôt la campagne contre Richmond et d'attaquer ses adversaires en tournant les obstacles qu'ils avaient accumulés sur la route directe de la capitale confédérée. Il avait profondément étudié cette question dès le jour où il avait renoncé à prendre l'offensive avant l'hiver. Il s'était aussitôt occupé de la formation d'une immense flotte de transports qui devaient débarquer l'armée du Potomac à Urbanna, petit bourg situé dans le vaste estuaire du Rappahannock, sur la rive droite et lui permettre de s'avancer contre Richmond sans rencontrer aucun des fleuves qui descendent à la mer des montagnes de Virginie, et sans se

trouver cependant enfermé dans une étroite péninsule, facile à défendre, comme celle de Yorktown. Ce projet était enveloppé d'un secret profond.

Mais, au milieu de ces grandes occupations survint un de ces coups par lesquels la Providence se plaît à faire sentir aux hommes leur fragilité. Un jour, le 20 décembre, je crois, le général Mac Clellan, si assidu d'ordinaire, ne parut pas au quartier-général. Le lendemain on sut qu'il était malade. Trois jours après sa vie était en danger. Epuisée par le travail, cette robuste nature était aux prises avec une fièvre typhoïde des plus graves. Ce fut une époque cruelle pour tous ceux qui entouraient le général et qui se considéraient comme sa famille militaire : il avait su leur inspirer à tous une affection personnelle dont leurs inquiétudes pendant sa maladie furent la manifestation la plus touchante. En son absence le quartier-général semblait frappé de paralysie. Il n'avait pas délégué le commandement ; son beau-père et chef d'état-major, le général Marcy n'osait pas l'exercer effectivement sous son nom. Il avait eu le tort de ne pas constituer un état-major général qui pût l'aider à diriger l'ensemble des opérations militaires en dehors du personnel attaché à l'armée du Potomac. On se demandait avec anxiété combien de temps pourrait durer cet interrègne. On commençait dans les états-majors à parler de sa succession ; on la discutait ouvertement dans les cercles politiques. Heureusement la maladie fut vaincue à temps, mais elle laissa des traces dont la santé du général se ressentit gravement au milieu des fatigues de la campagne suivante. La convalescence fut longue. Lorsque le chef, encore pâle et amaigri, parut au milieu de nous, l'accueil qu'il reçut le dédommagea, j'ose le dire, de bien des souffrances. Mais, lorsqu'il retourna au ministère de la guerre pour s'occuper de la direction générale des armées, il s'aperçut que bien des choses avaient changé pendant sa maladie. Depuis le 13 janvier le ministre, M. Cameron, avait été remplacé par M. Staunton. Avocat célèbre, il passait pour être l'un des hommes d'avenir du parti démocratique. Mac Clellan, qui le connaissait et l'appréciait, avait, en le recommandant vivement au Président, avant sa maladie, contribué à sa nomination. Il ne tarda pas à le regretter. M. Staunton, doué d'une faculté de travail extraordinaire, rendit des services incontestables dans l'organisation de l'armée ; mais, redoutant toujours l'importance de ceux qui les commandaient, et, voulant les soumettre à son autorité, il contribua plus que tout autre à éveiller et à développer dans

l'esprit de M. Lincoln, l'idée de diriger en personne du fond de la Maison-Blanche l'ensemble des opérations militaires; idée funeste dont la conséquence fut la défaite des armées fédérales en Virginie, dans l'été de 1862. L'intervention personnelle du Président, provoquée par l'impatience irréfléchie du public et les sollicitations des adversaires politiques de Mac Clellan, se révéla d'abord par un ordre étrange, tenu secret alors, mais destiné à être livré à la presse le jour où l'on voudrait frapper celui-ci. Cet ordre, daté du 27 janvier, prescrivait à toutes les armées de la République de se mettre en campagne le même jour, 22 février, pour fêter l'anniversaire de la naissance de Washington. Tout était prêt dans l'Ouest, la voie fluviale était ouverte. L'ordre du Président n'était pas nécessaire pour que Grant, se conformant aux instructions de Mac Clellan, se mît en campagne. Il le devança. Ses débuts furent marqués par un coup de foudre. La bataille du fort Donelson, suivie de la capitulation de quinze mille Confédérés, fut la revanche de Bull Run. L'impression produite dans tous les rangs de l'armée fut profonde. Les volontaires fédéraux prirent confiance. La valeur morale de l'armée du Potomac fut doublée. Il était temps pour elle d'agir. Son chef était rétabli, la saison s'adoucissait. Le Président n'était pas l'interprète du sentiment public lorsqu'il disait à Mac Clellan : « Je voudrais bien que vous » me prêtiez l'armée pendant huit jours pour faire quelque » chose, seulement je serais bien embarrassé de savoir comment » je l'emploierais. » Le général en chef savait bien, au contraire, ce qu'il voulait faire faire à son armée. Mais l'immense flotte, qui devait la transporter à Urbanna ou au fort Monroë, autre point de débarquement également étudié, n'était pas prête et personne plus que lui ne souffrait de ces retards. On sait qu'il eut à vaincre bien des résistances pour faire adopter son plan favori; il fut obligé de l'exposer en détail devant de nombreux conseils, les uns politiques les autres militaires, dont tous les membres ne furent peut-être pas d'une discrétion absolue. Il eut à rassurer tous ceux qui craignaient de voir découvrir Washington. Enfin il obtint l'approbation du gouvernement.

Au moment où tout semblait prêt pour la réalisation de ce grand dessein, deux événements imprévus vinrent dérouter tous les calculs de Mac Clellan. Le premier fut la brusque évacuation de Manassas par les confédérés. C'est à tort, je crois, qu'elle fut attribuée aux indiscretions qui suivirent les conseils de guerre tenus à Washington. J'aime mieux en faire honneur à la perspi-

cacité de ce grand homme de guerre qui commandait alors l'armée de la Virginie septentrionale. Ses positions de Manassas n'étaient couvertes que par la neige et la glace qui paralysaient les fédéraux. Avec la belle saison il fallait se replier derrière le Rappahannock. Ce mouvement, en rapprochant l'armée sudiste de Richmond, la plaçait sur la route d'Urbanna, où tout débarquement devenait impossible et lui permettait même de devancer Mac Clellan dans la péninsule de Virginie. Celui-ci ne renonça cependant pas à son dessein : le fort Monroë, occupé par les fédéraux, fut choisi comme point de débarquement et la poursuite de l'ennemi sur la route de Manassas à Fredericksburg n'eut d'autre but que de lui donner le change sur les véritables intentions des fédéraux.

L'armée, après un premier mouvement en avant, s'était arrêtée : elle devait se concentrer près d'Alexandria, où se rassemblait enfin la grande flotte de transports que Mac Clellan attendait avec tant d'impatience. Mais le 13 mars, dans l'après-midi, une nouvelle grave et imprévue était venu jeter l'émoi dans notre état-major. Les infatigables vendeurs de journaux, qui devaient nous suivre jusque sur les champs de bataille, avaient apporté les feuilles de Washington où nous pûmes lire un décret du président retirant à Mac Clellan la direction suprême des armées de la république. M. Lincoln livrait au public son ordre du 27 janvier et semblait prendre prétexte de ce que Mac Clellan n'était pas entré en campagne exactement le 22 février pour limiter ses attributions. Peut-être se souvenait-on autour de lui que ce jour-là même Mac Clellan, entrant au Capitole dans la salle des séances de la Chambre, avait été accueilli par une triple salve d'applaudissements partis des tribunes : démonstration à la fois flatteuse et regrettable pour un général auquel ses fonctions interdisaient la politique. La mesure était maladroite, car elle cantonnait Mac Clellan en traçant à ses opérations une limite à l'ouest qui en excluait la Virginie occidentale, donnée au général Frémont. Elle était surtout fâcheuse en supprimant toute direction d'ensemble pour les opérations militaires. Scott avait été jugé trop vieux pour pouvoir continuer à donner cette direction unique. Ce n'est pas pour l'abolir tout à fait après quatre mois qu'on l'avait confiée à des mains jeunes et énergiques. Malheureusement M. Lincoln avait en ce moment la faiblesse de croire qu'il pourrait exercer effectivement lui-même ce commandement suprême que lui assurait la fiction constitutionnelle.

La décision était blessante dans la forme pour Mac Clellan, puisque le président avait attendu son départ pour la promulguer et laissait aux journaux le soin de la lui faire connaître. Cependant, si on n'avait pas dû y voir le prélude d'autres mesures tracassières destinées à entraver son action, Mac Clellan aurait pu s'en consoler facilement. On le déchargeait d'une immense responsabilité et on le laissait à la tête d'une belle armée brûlant de le suivre sur les champs de bataille, et de vaincre sous ses ordres. Aussi, presque seul, conservait-il tout son sang-froid au milieu des officiers des rangs les plus divers que la nouvelle, promptement répandue de bivouac en bivouac, avait attirés en foule à son quartier-général de Fairfax Court House, et parmi lesquels les ennemis cachés, les jaloux, les chercheurs du soleil levant, se mêlaient aux amis indiscrets et compromettants. Dans cette heure douloureuse pour lui, Mac Clellan sentit qu'un devoir patriotique lui demandait de cacher la blessure qu'il venait de recevoir : il voulut seulement trouver un dédommagement dans la sympathie et la confiance de ses soldats. Le soleil était couché, mais une lune éclatante répandait sur les camps fédéraux des torrents de lumière argentée. Quelques grands arbres isolés, chênes ou tulipiers, se dressaient ça et là dans la campagne, masse sombre et immobile au-dessus des pygmées qui allaient et venaient à leurs pieds. Quelques coups de clairon avaient suffi pour faire prendre les armes à la division Porter, la troupe favorite de Mac Clellan. Celui-ci arrivait au galop suivi de toutes les personnes qu'il avait trouvées réunies à son quartier-général : au premier rang le gouverneur de l'Ohio, M. Dennison son ami personnel, que M. Lincoln venait de lui envoyer pour essayer d'adoucir le coup dont il le frappait. Les soldats, surpris par cette visite nocturne, furent en quelques minutes au courant de tout ce qui se passait. Ils saluèrent leur chef aimé par des acclamations frénétiques et lorsque Mac Clellan disparaissant brusquement dans l'ombre, rentra à son quartier-général, la blessure était pansée ; il ne songeait plus qu'à marcher sur Richmond à la tête des soldats qui venaient ainsi de lui témoigner de leur confiance.

Mais de nouveaux déboires l'attendaient. En revenant à Washington le 14 mars pour régler sa situation et organiser l'embarquement de ses troupes, il apprit le combat naval de Hampton Roads, l'apparition imprévue et presque fantastique du *Virginia*, le 9 mars, la destruction du *Cumberland* et du *Congress*, l'arrivée

providentielle du *Monitor* et l'issue douteuse de la lutte engagée le lendemain entre les deux ironclads. L'émotion était extrême dans la marine. Le commodore Goldsborough, qui commandait la division navale à Newport News, tenait toute sa flotte sous vapeur, s'attendant chaque jour à voir reparaître son formidable adversaire : il annonçait l'intention de lancer tous ses navires sur lui pour l'aborder et le couler. Mais cette tactique hardie pouvait échouer, le *Monitor* pouvait se trouver incapable d'arrêter le *Virginia* et, si Buchanan réussissait à amener sa frégate blindée au milieu de la flotte des transports fédéraux, on devait s'attendre à un désastre effroyable. Ne pouvait-on pas craindre aussi qu'elle remonlât le Potomac et vînt bloquer les unionistes jusque dans leur capitale ? Les armateurs de New-York eux-mêmes n'étaient pas sans inquiétudes. Ainsi nous voyons parfois toute une paisible contrée frappée de terreur à la nouvelle de l'évasion de l'un des hôtes d'une ménagerie ambulante. Ce n'est peut-être qu'un chacal et la rumeur publique annonce partout l'apparition d'un lion rugissant. C'est dans la gueule même du lion confédéré que Mac Clellan aurait conduit son immense flotte de transports sans défense s'il avait voulu, au milieu de mars, débarquer son armée sous le canon du fort Monroë. Tous ses plans étaient donc de nouveau traversés. Mais il ne se découragea pas un instant et continua ses préparatifs sans se laisser troubler par l'émotion publique. On put bientôt rendre justice à sa perspicacité et à sa persévérance. Le *Virginia* ne reparut pas. On finit par apprendre que ce navire avait éprouvé de graves avaries et que le vaillant Buchanan avait été sérieusement blessé dans le combat avec le *Monitor*. La confiance revint aussi promptement que l'alarme avait été répandue. Le Potomac se couvrit de navires à voiles ou à vapeur, d'allèges et de transports de toutes sortes, qui prenaient à Alexandria et à l'arsenal de Washington les uns des soldats, les autres des chevaux, d'autres enfin l'immense matériel nécessaire à une armée. Le général Mac Clellan s'était établi à Alexandria afin de pouvoir surveiller de plus près cette vaste opération.

Il allait enfin jouer sa grande partie. Maintenant que le changement de base de l'armée n'était un secret pour personne et que l'arrivée des premiers navires à Hampton Roads allait révéler à l'ennemi le point de débarquement, tout le succès de l'entreprise dépendait de la rapidité avec laquelle elle serait exécutée.

La satisfaction d'entrer enfin en campagne ne pouvait dissiper les graves préoccupations qui assiégeaient l'esprit de Mac Clellan

pendant qu'il naviguait sur la vaste nappe de la baie de Chesapeake. Ces préoccupations n'auraient dû avoir pour cause que les périls de la campagne dont nous allions voir les débuts. Malheureusement elles étaient motivées surtout par le pressentiment des difficultés qu'allait lui créer, une fois qu'il serait à l'œuvre, l'hostilité de ceux dont le loyal concours lui aurait été si nécessaire. Il ne pouvait plus se méprendre sur cette hostilité, dont la faiblesse de M. Lincoln s'était fait le trop complaisant instrument. Avant son départ on lui avait enlevé une division pour la donner à Frémont et, en laissant derrière lui le corps de Mac Dowell, auquel il réservait un rôle décisif dans la campagne, il ne pouvait s'empêcher de craindre qu'on ne profitât de son départ pour donner à ce corps une autre destination et le priver ainsi des forces nécessaires pour obtenir un succès décisif. Ces craintes, dont il nous faisait part, devaient être promptement réalisées. Comme à Fairfax Court House, c'est à sa première étape, dans la péninsule de Virginie, qu'il apprend la nouvelle atteinte portée à son autorité. Ainsi qu'il l'avait prévu, le gouvernement, oubliant ses promesses, et croyant ou feignant de croire la capitale insuffisamment défendue, a gardé le corps de Mac Dowell auprès de Washington. D'autre part la marine, qui devait précipiter la retraite de l'ennemi en menaçant ses deux flancs dans l'étroite péninsule qui sépare le James du York River, est paralysée par la présence du *Virginia* à Norfolk. Les navires puissamment armés, qui devaient remonter les deux estuaires, sont cloués à Hampton Roads. Les seules canonnières mises à la disposition de Mac Clellan sont trop faibles pour se risquer sous le feu des batteries maritimes de Yorktown. Privé des moyens d'action sur lesquels il comptait pour brusquer ses opérations, trahi par les cartes qui ne donnent aucune idée de la topographie du pays, Mac Clellan s'avance à tâtons vers la petite place de Yorktown, qu'il espère pouvoir investir et masquer aussi facilement que Washington et Rochambeau l'ont fait dans le siège célèbre qui a consacré l'indépendance des Etats-Unis.

Quoiqu'au milieu de l'émotion générale causée par les nouvelles de la capitale, il ait conservé un merveilleux sang-froid, qu'il ait calmé les uns, encouragé les autres, ces nouvelles l'ont profondément atteint. Les mêmes événements produisent sur les hommes, selon leur tempérament, les effets les plus différents. L'hostilité mal déguisée de son gouvernement aurait poussé à l'action immédiate, avec les ressources disponibles, une nature

passionnée, impérieuse, ambitieuse comme celle de Bonaparte. Mac Clellan, caractère loyal et confiant, était un esprit trop méthodique pour lutter contre des adversaires secrets et personnels tout en combattant ouvertement l'ennemi public. Aussi hésita-t-il dès que ses têtes de colonne rencontrèrent un obstacle inattendu dans les marais du Warwick Creek. Il se contenta de paraître en vue des glacis de Yorktown. Johnston était un général trop habile pour se tromper sur la valeur de cette place; il n'y voyait qu'un *fort d'arrêt* destiné à retarder la marche de ses adversaires. Il était décidé à l'abandonner le jour où l'ennemi serait sur le point de le serrer d'assez près pour rendre l'évacuation périlleuse. Il voulait imposer aux fédéraux les fatigues et la perte de temps qu'entraînent les préparatifs d'un grand siège sans leur laisser ensuite la satisfaction d'en recueillir les fruits par un bombardement meurtrier ou un assaut victorieux. Pour ne pas parler de Metz et de souvenirs trop douloureux pour un Français : c'est pour ne pas avoir suivi l'exemple de Johnston que, seize ans plus tard, le vaillant Osman se fit prendre avec son armée dans la place de Plewna.

Pendant trois semaines les préliminaires du siège de Yorktown et le siège lui-même, nous occupèrent donc exclusivement. Une fois son parti pris, Mac Clellan avait fait des merveilles pour préparer le coup décisif qui devait écraser son adversaire,

J'étais de service dans la nuit du 3 au 4 mai. Nous avions longuement causé de la surprise que nous réservions à Johnston pour le 5 au matin, puis on avait entendu quelques-uns des récits classiques de la guerre du Mexique; enfin, chacun sommeillait, lorsque je reçois à cinq heures et demie du matin une dépêche du général Jameson, général de tranchée du jour, annonçant que les sentinelles ennemies ont disparu. Quelques minutes après d'autres dépêches viennent confirmer l'évacuation de Yorktown. J'éveille le général pour lui donner la fâcheuse nouvelle. Rien n'était préparé pour une éventualité aussi imprévue. Il fallut tout improviser. Cette fois il ne s'agissait pas comme en 1781 de recevoir de longues colonnes de prisonniers, il fallait ébranler toute l'armée et joindre le plus promptement possible l'ennemi qui nous faussait si lestement compagnie.

Le général Mac Clellan entreprit cette nouvelle tâche avec toute la vigueur et la précision de son esprit. Mais il ne pouvait changer les conditions sur lesquelles son illustre adversaire avait bien compté pour entraver la poursuite. Une seule route, dé-

foncée par la marche de toute l'armée ennemie, s'ouvrait devant nous sur l'étroite péninsule. La cavalerie seule pouvait rejoindre et serrer de près l'arrière-garde de Johnston pour l'obliger à s'arrêter.

La bataille de Williamsburg fut livrée le lendemain 5 mai, sur les rives boisées de deux petits ruisseaux qui, coulant en sens contraire, réduisent à quelques centaines de yards seulement la largeur de la péninsule. J'y ai assisté. Je l'ai entendue. Mais je ne l'ai pas vue. Ceux qui ont guerroyé en Amérique me comprendront et ne s'en étonneront pas. Mais, chose vraiment étonnante, nous l'avons livrée et à moitié gagnée sans que personne commandât de notre côté. Si je rappelle ce souvenir c'est uniquement pour montrer les difficultés extraordinaires contre lesquelles Mac Clellan avait à lutter. Après avoir lancé sa cavalerie, après avoir donné à chaque chef des instructions précises, il était resté à son quartier-général pour diriger tous les mouvements de l'immense machine qu'il venait d'ébranler. La présence du grand organisateur était nécessaire dans ce point central, où toutes les nouvelles convergeaient. Il fallait préparer le mouvement du reste de l'armée, l'embarquement du matériel, des vivres qui allaient remonter le York River. Mais, si personne ne pouvait suppléer Mac Clellan dans cette tâche, personne non plus ne pouvait le remplacer sur le champ de bataille. Pendant qu'il travaillait dans son bureau devant Yorktown, la plus grande confusion régnait parmi ses troupes devant Williamsburg. Le vieux Sumner avait pris le commandement suprême en vertu de son ancienneté. Mais, par un singulier accident, il s'était égaré la veille au soir entre les deux lignes d'avant-postes et avait passé toute la nuit, par une pluie torrentielle, dans la forêt attendant le jour pour rejoindre son état-major. Le froid de cette triste nuit avait glacé l'énergie habituelle du vieux *taureau* comme l'appelaient les soldats. Il ne donna aucun ordre si ce n'est pour condamner à l'immobilité toutes les troupes qui étaient à sa portée, même la cavalerie. Tout le poids de la bataille fut supporté à son insu, surtout par Hooker, puis par Berry et par Peck, à gauche, enfin par Hancock à droite. Les troupes engagées, qui ne se voyaient pas soutenues, celles que l'on tenait immobiles pendant que la fusillade grondait tout autour d'elles, commençaient à se décourager. Elles sentaient qu'elles n'étaient pas commandées. La tristesse était peinte sur tous les visages; chacun se demandait où était Mac Clellan. Soudain une vague rumeur

parcourt tous les rangs. On sent de loin se propager un frémissement instinctif. On se retourne, c'est Mac Clellan. Des hurrahs répétés saluent le chef, qu'un avis opportun a fait accourir dans cette heure critique. La nuit approche, il est trop tard pour reprendre l'offensive. Mais chacun sent qu'un chef énergique va enfin diriger tous les mouvements de l'armée. Jamais je n'ai mieux compris toute la puissance morale qu'un seul homme peut exercer sur ses semblables.

Le lendemain nous n'eûmes pas besoin de combattre. L'ennemi était parti, Johnston nous avait suffisamment retardés. Nous entrâmes dans la vieille petite ville de Williamsburg, fondée sous Guillaume d'Orange. L'antique collège était plein de blessés. On ramassa quelques prisonniers, quelques canons, et nous en tirâmes la conclusion que nous avions gagné la bataille. On ne pouvait songer à reprendre la poursuite avant d'avoir assuré l'approvisionnement de l'armée. L'effroyable appétit de ce monstre aux cent mille bouches qu'il fallait rassasier était la cause de tous les soucis du général en chef. Je dois noter en passant quelques incidents qui me frappèrent pendant les trois journées que nous passâmes avec lui à Williamsburg. C'est après ce premier succès qu'il imposa à son armée cette discipline inflexible en fait de maraude qui contribua si puissamment à maintenir le bon esprit de l'armée du Potomac et à la faire respecter de ses adversaires. Jamais dans aucun pays, dans aucun temps, je puis l'affirmer, on ne poussa plus loin que dans cette armée les ménagements dûs aux non combattants et à la propriété particulière. Dans Williamsburg aucune maison habitée par les propriétaires ne fut occupée, partout des sentinelles les protégeaient. Les maisons abandonnées n'eurent pas à souffrir de notre présence. Les objets mobiliers, le bétail, le vin même, furent scrupuleusement respectés. Le général Mac Clellan ne toléra aucune déprédation. Les pillards furent sévèrement punis. Un conseil de guerre, siégeant en permanence, poursuivit impitoyablement les moindres vols. Tel officier qui s'était approprié quelques bouteilles de champagne fut bien heureux d'être quitte en les rendant avec des excuses. Les porcs seuls, qui erraient sans maîtres dans la forêt, échappaient à notre vigilante protection.

C'est aussi après la bataille de Williamsburg que les premières relations officielles furent établies avec l'armée confédérée. Mac Clellan envoya un parlementaire à Johnston pour réclamer en faveur des nombreux blessés laissés entre nos mains le concours

de quelques chirurgiens sudistes. Le lendemain nous vîmes arriver sous escorte le Dr Cullum, chirurgien en chef du corps de Longstreet, accompagné de plusieurs confrères. C'était la première fois que les habits gris et les habits bleus se rencontraient autrement que pour s'entrégorger. Les confédérés, entourés d'une foule indiscrete, qui s'était rassemblée sur leur passage, semblaient hésiter à s'avancer jusque vers le groupe d'état-major en avant duquel se trouvait Mac Clellan. Telles devaient être, au seizième siècle, les premières rencontres pacifiques entre catholiques et huguenots. De part et d'autre on se considérait comme des êtres étranges, tant la guerre civile peut creuser un profond fossé entre ceux qui la veille se glorifiaient d'appartenir à la même nation. Mais un mot aimable de Mac Clellan rompit la glace et au bout de quelques instants, fédéraux et confédérés causaient familièrement sans paraître songer aux douloureuses circonstances qui les réunissaient ainsi pour un instant. Parmi nous c'était à qui demanderait aux médecins ennemis des nouvelles de tel camarade d'école, de tel compagnon de tente que les hasards de la guerre avaient jeté dans les rangs confédérés. Personne ne montrait plus d'empressement que Mac Clellan à s'informer des officiers qu'il avait connus au Mexique, et qui occupaient maintenant pour la plupart des grades élevés dans l'armée confédérée. Au bout d'une demi-journée les relations les plus cordiales s'étaient établies entre nous et nos visiteurs ennemis.

Il est vrai qu'une pensée commune rapprochait les chirurgiens sudistes et le général Mac Clellan, le désir de soulager les malheureuses victimes de la guerre, à quelque parti qu'elles appartenissent. Mac Clellan avait été profondément ému des spectacles qui s'étaient offerts à lui pendant la bataille de Williamsburg : d'une part la vieille Université dite William and Mary Collège, regorgeant de blessés, de mourants, de morts, entassés pêle-mêle par les confédérés pendant leur retraite, présentant dans un étroit espace le tableau complet de toutes les souffrances humaines ; d'autre part les bois et les abattis dans lesquels le surlendemain de la bataille nous trouvions encore des malheureux cloués par une blessure sur le sol fangeux, exposés sans secours, sans une gorgée d'eau, sans un abri quelconque, aux ardeurs du soleil, aux rosées glaciales de la nuit. La manière dont Mac Clellan montra sa sympathie pour tant de souffrances, sa préoccupation constante de les soulager, ses fréquentes visites aux hôpitaux, les paroles encourageantes et affectueuses qu'il savait adresser à chacun contribuèrent beaucoup à faire de lui l'idole du soldat.

Après la bataille de Williamsburg, notre marche fut naturellement fort lente. C'était la première fois qu'une armée aussi nombreuse se mettait réellement en mouvement à travers un pays ennemi entièrement dépourvu de ressources. Mac Clellan se trouva l'hôte forcé de quelques-uns de ses plus illustres adversaires; à la première étape, nous prenons notre gîte dans la belle habitation du général Ewell; peu de jours après nous sommes au White House chez le colonel, depuis général Lee, fils de notre futur adversaire. Nous marchons pour ainsi dire à la découverte et, faute de cartes, Mac Clellan est obligé de faire lever un croquis des chemins avant de s'engager dans leur labyrinthe. Chose remarquable en effet, nous ne trouvons pas dans toute notre armée un homme qui ait habité assez longtemps le pays pour pouvoir nous servir de guide. Nous sommes réduits à nous conduire d'après les renseignements toujours vagues donnés par les nègres. Nous atteignons enfin de la sorte les rives du Pamunkey. Nous avons gravi le sommet d'une colline déboisée, coupée abruptement au-dessus du fleuve. A nos pieds, dans une plaine ouverte, une vieille construction solitaire marque le site de Cumberland. Les berges immenses du fleuve sont bordées d'arbres gigantesques, couverts de lianes aux fleurs éclatantes, qui pendent en festons jusque dans ses eaux tranquilles et profondes. Un silence absolu règne sur ce paysage grandiose et désert. Si ce n'était la petite maison datant du siècle dernier, on pourrait se croire transporté à l'époque où la pagaie de l'indien, chasseur insouciant, agitait seule l'onde jaunissante, où l'aventureux capitaine Smith fut miraculeusement sauvé par l'amour imprévu qu'il inspira à Pocahontas. Le général Mac Clellan commençait justement à nous raconter qu'il était le descendant direct de la célèbre princesse Indienne, lorsque fort heureusement peut-être pour lui, ses explications généalogiques furent brusquement interrompues par l'arrivée simultanée de nos têtes de colonnes débouchant de la forêt et des grands transports remontant lentement le fleuve. Pendant deux jours les berges du Pamunkey à Cumberland rivalisèrent d'activité avec les quais des grandes villes du Mississipi. Puis le charme s'évanouit et il ne resta plus comme preuve de cette transformation éphémère que des tisons noircis et des boîtes de conserves défoncées. Nous avançons en effet, et malgré la lenteur de nos mouvements, nous sommes assez près de la capitale ennemie pour nous étonner de la manière dont on nous en abandonne les approches. Nous avons perdu le contact et c'est seule-

ment sur le haut Chickahominy, à Meadow Bridge, que nous trouvons enfin l'occasion de tirer de nouveau quelques coups de fusil.

Les soucis ne manquent cependant pas au général en chef, mais ils lui viennent encore une fois de Washington. Le 25 mai, pendant que l'armée prend une position assez périlleuse à cheval sur le Chickahominy, des dépêches successives du président lui apprennent la défaite de Banks à Winchester, lui révèlent la panique ridicule qui règne dans la capitale et surtout dans le gouvernement, et lui prescrivent de se préparer à tout abandonner pour ramener son armée sur les bords du Potomac. « I think that if you cannot soon enter Richemond you must *give up the job* and come to our defence, » disait en propres termes M. Lincoln. Mac Clellan savait mieux que personne qu'il y avait déjà autour de Washington trois fois plus de troupes qu'il n'en fallait pour assurer la sécurité de la capitale, il connaissait trop bien la situation respective des deux armées pour croire les confédérés capables de tenter une pareille aventure. Aussi peut-on s'imaginer ce qu'il éprouva en voyant de quelle manière le président traitait la campagne offensive qui pouvait terminer la guerre d'un seul coup et qui avait déjà réussi à transporter la lutte des environs d'une capitale à ceux de l'autre. Il n'y avait qu'une seule chose à faire, c'était de ne tenir aucun compte de cette dépêche. Mac Clellan la mit dans sa poche, et deux jours après il recevait les avis les plus rassurants. Cependant les esprits n'avaient pas de ce côté retrouvé tout leur équilibre. Quoi qu'on ne se crût pas en danger, on lui recommandait de détruire les ponts de chemins de fer de Gordonsville et de Fredericksburg sur le North Anna River de peur que l'ennemi ne voulût s'en servir pour marcher de nouveau contre Washington. C'était par ces ponts que Mac Dowell devait au contraire venir de Fredericksburg nous renforcer devant Richmond. Les brûler c'était lui couper la route. Mais l'ordre était formel. Peut-être Mac Clellan ne fut-il pas fâché de retarder la marche d'un rival qui semblait devoir venir à la dernière heure du jour s'attribuer tout le mérite des succès laborieusement préparés par lui. Quel est l'homme qui peut s'affranchir entièrement de pareilles considérations? Quoi qu'il en soit, les deux ponts furent brûlés le 27. En confiant le soin de leur destruction à Fritz John Porter, Mac Clellan lui offrit l'occasion de remporter un brillant succès à Hanover Court House.

Trois jours après éclatait, à l'improviste pour nous, la bataille

de Fair Oaks. Depuis 24 heures un orage presque continuël répandait sur les deux armées une pluie diluvienne. Le tonnerre grondait sans relâche ; la foudre avait tué 8 ou 10 hommes dans nos camps. Les routes détrempées devenaient impraticables aux voitures et aux chevaux. Dans chaque vallon des torrents boueux descendaient au Chickahominy dont le volume grossissait rapidement. Les rares habitants demeurés parmi nous prédisaient pour la nuit une crue extraordinaire. Le général Mac Clellan, dont la fièvre typhoïde avait si profondément ébranlé la santé, n'avait pu résister aux brusques changements de la température, aux fatigues du corps et de l'esprit que lui imposait sa situation. La dysenterie régnait dans nos camps. Il était atteint lui-même de ce mal qui brise les natures les plus robustes, et faisait de vains efforts pour dissimuler à tous ses souffrances et sa faiblesse. Le 31 vers midi, pendant que le vent souffle en tempête et mugit dans les arbres, nous entendons un bruit qui n'est plus celui du tonnerre. On prête l'oreille. C'est le canon. Bientôt s'y joint le crépitement de la mousqueterie, et la fumée blanchâtre que le vent pousse rapidement au-dessus de la forêt ne nous laisse plus aucun doute. Notre aile gauche, établie au-delà du Chickahominy, est vigoureusement attaquée par l'ennemi. Dans quelques heures toute la vallée sera inondée et notre armée sera coupée en deux. Nous supposons naturellement que Johnston a compté sur cette crue en choisissant le jour de son attaque. La situation paraît grave.

Pendant chacun se perd en conjectures ; car, chose incompréhensible, si l'on ne savait quelle confusion règne toujours au milieu d'une bataille, pendant près de trois heures nous ne recevons aucune nouvelle de ce qui se passe à l'aile gauche. Pour l'atteindre il faut aller franchir le Chickahominy à Bottoms Bridge ; détour énorme, car tous les gués sont submergés. Le télégraphe fonctionne fort irrégulièrement et il faut sans cesse réparer les dégâts de la tempête. Le général monte à cheval et va jusqu'au bord du Chickahominy dans l'espoir de découvrir quelque chose, puis il revient n'ayant rien vu, de plus en plus anxieux, pour se tenir à portée du télégraphe. Il envoie ses aides-de-camp dans tous les sens. Je vais demander au professeur Lowe de me faire monter en ballon pour tâcher de découvrir les positions ennemies ; mais il refuse de tenter ou d'autoriser l'ascension par un pareil coup de vent. Enfin quelques dépêches de Heintzelmann donnent des détails confus et alarmants sur le début

de la bataille. Ces dépêches jettent un jour fâcheux et immérité sur les troupes de Casey qui, surprises par des forces supérieures, se sont vaillamment défendues. A ce moment se place un petit incident qui, quelques heures plus tôt, aurait pu nous éclairer sur le danger qui nous menaçait. Nous voyons arriver, au milieu d'une forte escorte de cavalerie, un aide-de-camp de Heintzelmann et à côté de lui un jeune et élégant officier confédéré qu'on nous présente comme le lieutenant Washington, nullement parent je crois du libérateur de l'Amérique, quoique porteur de ce nom illustre. C'est un aide-de camp de Johnston qui, s'étant égaré, a été pris le matin par les avant-postes de notre gauche. Il n'avait sur lui aucune dépêche, mais on peut supposer qu'il portait des ordres verbaux d'autant plus graves qu'on n'avait pas voulu les confier au papier et sa présence ce matin sur notre gauche aurait dû nous donner l'éveil. Malheureusement à gauche on n'y attacha aucune importance et le général ne fut que tardivement informé de cette capture. Washington sort de West-Point; à ce titre c'est un camarade pour tous nos officiers qui l'entourent de soins et de prévenances. Mais on ne peut l'empêcher de prêter toute son attention aux bruits de la bataille qui se rapproche sensiblement de nous. Il sait le secret de l'ennemi, il sait où se massent les forces qui vont se ruer sur nous, mais, malgré son émotion, pas un mot, pas un geste, pas un coup-d'œil imprudent ne le trahira.

Cependant le général a pris son parti. Vers le soir, après avoir donné tous ses ordres à la droite, il va au centre occuper le quartier-général que Summer vient de quitter pour marcher à l'ennemi et où se trouve un poste télégraphique. L'obscurité est complète. Le bruit de la bataille a cessé. Un silence lugubre pèse sur les grands bois qui nous entourent. Dans la petite cabane, éclairée par quelques bougies plantées dans des bouteilles, le général en chef est étendu épuisé, vaincu par la maladie, et cependant dictant toujours des ordres, car seul il peut penser à tout. Au milieu de nous le tic-tac incessant du télégraphe, irritant par sa monotonie pour ceux qui ne comprennent pas son langage, nous donne enfin des nouvelles détaillées de l'aile gauche. Elles sont mauvaises, décourageantes, d'autant plus que Summer, qui a été plus heureux, ne peut communiquer avec nous. Il est impossible pendant la nuit de traverser la forêt inondée qui borde le Chickahominy. Mac Clellan, de plus en plus inquiet, fait un nouvel effort et va vers minuit jusqu'à Dispatch station pour de là,

s'il le faut, passer la rivière et aller prendre au point du jour le commandement de sa gauche. Nous cheminons à travers les fondrières éclairés seulement par les lueurs trompeuses des mouches à feu qui s'agitent sous l'influence d'une chaleur d'orage.

Enfin le soleil se lève radieux, la nature sourit. Le canon n'a pas encore repris son cruel dialogue. Evidemment l'ennemi hésite à renouveler le combat. Mais le Chickahominy grossit rapidement. Les troupes de l'aile droite ne pourront pas le franchir. Une moitié de l'armée est ainsi condamnée à l'immobilité. Mac Clellan s'y résigne à regret. Voici que vers 7 heures la fusillade éclate brusquement; cette fois près de nous, de l'autre côté de la vallée. C'est Sumner qui est de nouveau engagé. Nous montons à cheval pour le rejoindre. Le bruit de la mousqueterie nous guidera facilement. Ce n'est pas sans peine que nous traversons le Chickahominy. Les eaux débordées coulent impétueusement sous la futaie, soulevant les troncs entassés qui forment une sorte de chaussée à travers le marais; le tablier même du pont flotte et est à demi submergé, dans peu d'heures le passage sera impraticable. Il faut l'adresse des chevaux américains pour le franchir sans accident. La foule des blessés, des valides trop nombreux qui les escortent, nous tracent la route à suivre. Nous atteignons ainsi la ferme de Courtenay. On se bat au-delà de la clairière, dans le bois qui la borde. Autour de la maison, enlevée la veille par Sedgwick, gisent de nombreux cadavres; l'intérieur est rempli de blessés, parmi eux se trouve le vaillant Howard qu'on vient d'amputer d'un bras. C'est là, je crois, que, peu de jours après, Kearney, manchot de l'autre bras depuis la campagne du Mexique, vint plaisamment lui proposer de s'associer pour acheter désormais des paires de gants en commun et les partager.

Cependant le combat, vers 11 heures, cesse sur toute la ligne. L'ennemi, affaibli par ses pertes de la veille, privé de son chef grièvement blessé, renonce à la lutte. Ce serait le moment de prendre l'offensive. Mais Porter et Franklin ne peuvent passer le Chickahominy. Le pont de Sumner est submergé. Les deux parties de l'armée sont presque entièrement séparées. Dans ces conditions Mac Clellan se contente du résultat obtenu et, jugeant que les troupes de l'aile gauche, engagées depuis deux jours, ont besoin de repos, il n'inquiète pas l'ennemi dans sa retraite.

L'armée du Potomac venait de livrer sa première grande bataille rangée. Attaqués dans une position périlleuse, nous étions, en fin de compte, restés maîtres du terrain. La foule qui était

sortie de Richmond le 1^{er} juin au matin pour assister de loin à notre déroute, avait vu les bataillons décimés de Johnston reprendre silencieusement les cantonnements dont ils étaient sortis la veille pleins d'espoir. C'était déjà beaucoup. Mais nous étions condamnés à l'immobilité. Dès le 2 au matin la tempête avait repris de plus belle ; les ruisseaux grossissaient toujours. Les communications entre les deux rives devenaient de plus en plus difficiles. Si l'ennemi n'avait pas été trop cruellement éprouvé à Fair Oaks il avait là une belle occasion d'écraser notre droite, placée en l'air à Mechanicsville, en passant le Chickahominy là où ce cours d'eau n'est qu'un simple ruisseau. Il ne le fit pas et attendit patiemment notre attaque en élevant autour de Richmond une série de lignes et d'ouvrages sur la position desquels nous fûmes bientôt renseignés. Nos chefs de leur côté, pour éviter une nouvelle surprise, s'empressèrent de couvrir tout leur front sur la rive droite du Chickahominy de travaux semblables. Nous rentrions ainsi dans la guerre de siège, ou plutôt dans un genre de guerre tout à fait particulier qui devait jouer un rôle considérable dans la lutte entre le Nord et le Sud, genre approprié à la nature du terrain comme au caractère des combattants, et qu'on pourrait appeler guerre de cheminements. L'absence de tout terrain découvert, l'impossibilité de produire de grands effets par les feux d'artillerie ou même de mousqueterie à une certaine distance, la facilité de se couvrir d'un peu de terre et de bois, et l'avantage énorme que ces épaulements improvisés donnaient à leurs défenseurs obligèrent les deux partis à recourir à ce genre d'opérations tenant le milieu entre un siège régulier et une bataille en rase campagne. Il plaisait d'ailleurs à l'esprit méthodique et peu aventureux de Mac Clellan. A force de cheminer pas à pas celui-ci espérait pouvoir pénétrer enfin jusque dans Richmond.

Les confédérés, qui nous en ont donné l'exemple, ne veulent pas se laisser distancer par nous. Ils travaillent avec ardeur et à chaque nouvel ouvrage opposent un ouvrage semblable. Sans s'engager à fond on se taquine incessamment. Toutes les fois qu'on le peut on cherche à prendre l'adversaire en défaut. De continues escarmouches ensanglantent nos lignes, tiennent les troupes en haleine et finissent par les harasser de fatigue. Le moment critique de la campagne est arrivé ; Mac Clellan, stimulé par la responsabilité sous laquelle d'autres auraient succombé, va révéler enfin toute sa valeur et se montrer pour la première fois un

homme de guerre supérieur. Le 25 juin, par une chaleur torride, nous faisons un pas sur la route de Williamsburg à Richmond, le premier depuis la bataille de Fair Oaks. Quoique ce combat nous ait coûté près de cinq cents hommes, nous sommes tous frappés du peu de monde que l'ennemi a mis en ligne pour défendre les approches mêmes de la capitale. Il y a là un mystère qui préoccupe Mac Clellan et dont il ne tarde pas à avoir l'explication. En effet, en rentrant au camp vers 6 heures du soir, il y trouva un déserteur ennemi qui annonça l'approche de Jackson. Ce général, à la tête de toute son armée, arrive de la vallée de Virginie; il est attendu d'heure en heure et sa jonction avec les troupes de Lee sera le signal d'une attaque générale contre nous. Une partie des forces qui occupaient Richmond sont déjà sorties dans la direction du Nord pour lui donner la main. Longstreet est à Mechanicsville. On assure que Jackson a déjà dépassé Hanover Court House. Ces nouvelles étranges et imprévues expliquent l'inaction de l'ennemi devant notre gauche. Il se prépare à écraser notre droite sous l'effort combiné de Longstreet et de Jackson, et ne veut pas nous donner l'éveil. Il ne s'agit pas pour Mac Clellan de s'enquérir comment il est possible que les stratèges de Washington, qui ont à leur disposition près de 80,000 hommes entre le Shenandoah et le Potomac, aient laissé Jackson leur glisser entre les mains s'en même s'en apercevoir; il faut malheureusement s'attendre à tout de leur part et il n'y a pas un moment à perdre pour prendre un parti décisif en présence d'une aussi formidable concentration des armées ennemies. Demain la bataille sera peut-être engagée et alors il sera trop tard. Mac Clellan n'hésite pas un instant. Il a tout pesé, tout prévu, et nous explique en détail le plan hardi qu'il va exécuter. Ceux auxquels il s'ouvrit avec confiance dans ce moment si grave doivent à sa gloire d'affirmer solennellement que tout ce plan était arrêté dans son esprit avant que Lee eût pris l'offensive; ses détracteurs ont trop souvent prétendu que le changement de base de l'armée du Potomac n'avait été qu'une retraite forcée après la perte de la bataille de Gaines Mill.

Rien de plus faux. Le 25 au soir Mac Clellan, se voyant menacé par des forces supérieures, avait promptement deviné les desseins de Lee. Il avait compris que celui-ci chercherait à déborder sa droite, à la refouler sur Bottomsbridge, à la séparer du White House, de manière à nous enlever notre base d'opérations et à nous enfermer dans le triangle compris entre le Chickahominy et

le James. Il espérait nous acculer dans une impasse, où privés de vivres et de munitions nous serions anéantis ou contraints de capituler. En présence d'un pareil danger un général médiocre, comprenant qu'il ne pouvait plus se maintenir devant Richmond sans s'exposer à être coupé, se serait replié sur le White House. Cette opération extrêmement périlleuse équivalait à l'abandon de toute la campagne. Mac Clellan avait déjà étudié sérieusement le transfert de son armée des rives du Chickahominy à celles du James, qui lui offraient une base d'opérations bien meilleure que le Pamunkey. Ce mouvement lui permettait de menacer Richmond par le Sud. Il avait envoyé des navires chargés de provisions dans le fleuve. La flotille était prête à le remonter. On avait quelques renseignements sur les routes qui, traversant le White Oak Swamp, conduisaient jusqu'à Malvern Hill point culminant signalé comme dominant le James. Mac Clellan résolut d'exécuter brusquement, en présence de l'ennemi, ce changement de base. Rien de plus téméraire en apparence, rien de plus prudent en réalité.

Mac Clellan était fidèle à ce principe qu'il faut toujours faire à la guerre ce à quoi l'ennemi ne s'attend pas. De plus la concentration probable des forces ennemies au nord, sur notre extrême droite, rendait beaucoup moins périlleux le mouvement de flanc entrepris au sud sur notre extrême gauche. Le 26, avant le jour, les ordres les plus urgents étaient donnés. Tout allait se préparer pour l'évacuation du White House. Nous étions comme un navire qu'une simple corde facile à couper retient seule encore au rivage. Nous attendions l'orage qui allait éclater sur nous, sachant parfaitement ce que nous ferions, décidés à nous défendre avec d'autant plus d'énergie que nous nous sentions plus complètement livrés à nos propres ressources et abandonnés par le gouvernement de Washington ; prêts d'ailleurs si, par une chance inespérée, la victoire nous souriait, à tenter immédiatement un mouvement offensif contre Richemond et à aller gagner le James sous les murs mêmes de la capitale virginienne. Nous ne devions pas être assez heureux pour réaliser ce dernier dessein. Ce n'était qu'un rêve.

Cependant l'ennemi semblait nous donner quelque répit. La matinée du 26 s'écoula sans qu'un seul coup de canon vînt nous révéler sa présence. Le soir ses attaques partielles furent victorieusement repoussées à Mechanicsville. Heures précieuses dont Mac Clellan sut profiter pour ne rien négliger de ce qui pouvait assurer le succès du mouvement vers le James.

Le 27 juin fut livrée la sanglante bataille de Gaines Mill. Mac Clellan avait prescrit à son aile droite, placée sous les ordres de Fitz John Porter, de soutenir tout l'effort de l'ennemi, d'abandonner les communications avec le White House, mais de défendre à outrance la ligne du Chickahominy. Nous fûmes battus à Gaines Mill, parce qu'avec 35,000 hommes nous eûmes à soutenir le choc de 50 et peut-être de 60,000 ennemis ; nos forces furent inférieures sur le champ de bataille parce que Mac Clellan, se préparant à la retraite sur le James, ne voulut pas, avec raison, jeter un plus grand nombre de troupes sur la rive gauche du Chickahominy et risquer ainsi de ne pouvoir les ramener assez promptement sur la rive droite. Notre défaite se borna à la perte douloureuse, il est vrai, de vingt-deux canons, de mille ou quinze cents prisonniers valides, d'un grand nombre de blessés. Quant au terrain abandonné à l'ennemi, il n'avait aucune importance, car nos troupes restèrent maîtresses des abords des ponts, qu'elles purent ainsi repasser tranquillement durant la nuit, selon les prévisions de Mac Clellan.

Le prix élevé auquel les Confédérés avaient payé leur victoire, les trompa sur ses conséquences. Ils crurent nous avoir arraché de vive force le White House ; ils se figurèrent que, rejetés malgré nous au delà du Chickahominy, nous allions chercher à repasser cette rivière pour gagner la péninsule et qu'il suffisait de nous devancer de ce côté pour nous prendre comme dans une souricière. C'est justement l'erreur sur laquelle Mac Clellan avait compté avec une merveilleuse sagacité. Pendant que Lee poussait toutes ses troupes entre le Pamunkey et le Chickahominy, l'armée du Potomac s'ébranlait vers le James.

Aussi la journée du 28 nous trouva-t-elle dans la situation la plus étrange qui se puisse imaginer. Nous venions de livrer une sanglante bataille qui pouvait passer pour une défaite. L'ennemi croyait avoir remporté une victoire décisive. Il ramassait des trophées, détruisait tout ce que nous n'avions pu évacuer de nos dépôts, coupait notre chemin de fer, s'étendait sur la rive gauche du Chickahominy. Et cependant pas un coup de canon, pas un coup de fusil ne révélait la présence des deux armées. Lorsque vers minuit j'avais quitté le champ de bataille de Gaines Mill, où m'avait appelé mon service, pour regagner notre quartier-général sur la rive droite du Chickahominy, j'avais trouvé le camp levé et Mac Clellan assis, avec la plupart de ses lieutenants, autour d'un grand feu. Les branches des pins, arrachées aux

berceaux sous lesquels nous nous étions si souvent abrités, jetaient en pétillant une flamme haute et claire, auprès de laquelle on cherchait volontiers un refuge contre l'abondante rosée qui, succédant à des journées brûlantes, portait partout les germes mortels de la fièvre et de la dysenterie. Nos chefs agitaient une grave question. Fallait-il profiter de ce que Lee avait dépassé notre droite avec le gros de son armée pour tenter un coup contre Richmond et sa garnison? Nous avions trop souffert à Gaines Mill pour risquer une pareille aventure et tous les ordres furent donnés pour mettre l'armée en marche vers le James. Les pionniers destinés à nous ouvrir la voie et une partie de nos convois étaient déjà en route. Mais il fallait au moins trente-six heures, si rien ne venait entraver nos mouvements, pour faire écouler sur les chemins étroits de la forêt la masse immense de fantassins, de cavaliers, d'attelages de toutes sortes qui composaient notre armée et, par conséquent, pour ébranler la queue de nos colonnes. Mac Clellan, comme le capitaine d'un vaisseau en perdition, voulait rester l'un des derniers sur ce terrain, arrosé du sang de ses soldats, et que les fautes du gouvernement de Washington l'obligeaient d'abandonner après avoir vu, sans les atteindre, comme une terre promise, les cloches de Richmond. Le chemin de fer ne marchait plus. Le télégraphe cessa brusquement de parler. L'ennemi l'avait coupé. Nous étions isolés du reste du monde, comme une place assiégée. Et cependant le canon se taisait toujours. Rien ne dérangeait nos préparatifs. Un dernier train chargé de provisions, qui n'avait pu rejoindre le White House, attendait la torche qui devait le détruire.

Tous les blessés trop grièvement atteints pour être transportés, ou qui n'avaient pu trouver place sur les voitures étaient rassemblés dans une immense ambulance à Savage Station, sous la protection du drapeau jaune. La chaleur était accablante. D'épais nuages de poussière enveloppaient nos soldats fatigués et altérés. De semblables nuages s'élevant au loin au-dessus des arbres, nous révélaient seuls la présence et les mouvements de l'ennemi. Celui-ci de plus en plus étonné, à mesure qu'il s'avancait, de ne rencontrer personne, semblait chercher l'armée du Potomac qui, masquée derrière la vallée du Chickahominy et l'épaisseur de la forêt, lui échappait comme un cerf doublant ses voies, après avoir lancé les chiens sur une fausse piste. La combinaison audacieuse de Mac Clellan avait un succès complet. Elle assura le

salut de l'armée. Mais ce salut ne fut pas seulement chèrement acheté. La campagne commencée trois mois auparavant était terminée. Elle avait échoué.

Toutefois, avec des renforts opportuns, l'armée du Potomac pouvait la reprendre dans les conditions les plus favorables et profiter ainsi des sacrifices qu'elle avait déjà faits. De Harrisons Landing elle pouvait passer le James et attaquer Richmond par le sud. Les événements ont prouvé combien Mac Clellan avait raison en traçant ce plan de campagne; car c'est celui que, bon gré mal gré, après avoir perdu plus de soixante mille hommes par le feu de l'ennemi pour atteindre ces mêmes bords du James, Grant adopta deux ans plus tard et qui finit par lui assurer la victoire. Mais l'ouvrier de la première heure n'est pas celui de la dernière. Je dois d'ailleurs m'arrêter ici. De graves motifs politiques, des devoirs de famille nous obligèrent, le duc de Chartres et moi, à profiter de l'autorisation qu'en prévision d'une telle éventualité, le président nous avait donnée le jour où il nous avait ouvert les rangs de l'armée fédérale. Il fallut nous séparer de Mac Clellan à Haxalls Landing. Les regrets qu'il nous témoigna, les lettres par lesquelles son chef d'état-major et le secrétaire d'Etat, en acceptant notre démission, voulurent bien apprécier nos services, furent pour nous une inestimable récompense du zèle que nous avions pu apporter à remplir notre tâche. Mais le véritable trésor que nous rapportions dans l'Ancien Monde était l'amitié de tant de vaillants soldats dont nous avons eu l'honneur de partager les travaux et par dessus tout celle du chef bien aimé que nous pleurons aujourd'hui.

J'eus, longtemps après, le bonheur de le revoir, de le recevoir avec les siens chez moi, sur le sol natal. Je conserverai toujours un profond souvenir des entretiens que nous eûmes alors sur la brillante campagne à laquelle il ne m'avait pas été donné d'assister auprès de lui et qui fut si brusquement interrompue par sa destitution. Il parlait avec une rare mesure de la disgrâce dont il avait été frappé lorsque toutes ses troupes lui avaient été enlevées successivement pour les faire battre à Manassas sous les ordres d'un général incapable; de l'hommage forcé que, dans une heure de péril et sous la pression de l'opinion publique, M. Lincoln avait rendu à sa supériorité militaire. Il s'animait et le feu de la jeunesse brillait encore après vingt ans dans ses yeux, lorsqu'il racontait cette belle campagne de quinze jours commencée avec une armée désorganisée et terminée par la retraite de Lee au-delà du

Potomac. Une profonde tristesse au contraire l'envahissait lorsqu'il parlait de ce jour néfaste où un ordre du président avait brutalement frappé le vainqueur d'Antietam au milieu de sa plus belle combinaison stratégique. Chacun sait avec quelle dignité, quel patriotisme, il subit cette fatale mesure. Mais le cœur du soldat et du citoyen avait été profondément atteint. Quoi de plus cruel que de se sentir capable de servir utilement son pays, de l'avoir prouvé, et d'être condamné à l'inaction par une sottise jalouse politique? On comprend parfaitement l'erreur qu'il commit, car ce fut une erreur, en permettant qu'avant la fin de la guerre on opposât, dans l'élection présidentielle, son nom à celui de Lincoln. Heureusement, il vécut assez pour voir tous les partis rendre justice à ses talents, à son dévouement, et pour recueillir en Europe les hommages de tous les militaires qui avaient étudié la grande guerre civile. Estimé de tous, honoré de la confiance de ses concitoyens du New-Jersey, il eut le bonheur de rester étranger à tous les dangers politiques qui ont malheureusement compromis plus d'une réputation militaire. Il resta jusqu'au dernier jour digne d'être appelé par excellence : *Vir fortis, vir bonus*.

Veuillez me croire, etc.

PHILIPPE COMTE DE PARIS.

Château-d'Eu, janvier 1886.

De l'artillerie suisse et de ses perfectionnements en ce qui concerne la guerre de montagne. ¹

(Suite.)

B. ORGANISATION

On ne peut pas penser à une organisation tout à fait indépendante de l'artillerie de montagne, parce que dans toute guerre de montagne, on aura besoin de troupes qui devront être dotées d'artillerie dans les proportions de la grande guerre. D'après ce que nous avons trouvé, on a besoin de batteries pouvant s'employer dans la plaine et dans la montagne; elles devront être réparties aux corps de façon à pouvoir leur être enlevées sans causer de grands dérangements et sans renverser les proportions.

¹ Mémoire de M. le colonel Schumacher, qui a obtenu le premier prix au concours de la Société suisse des officiers.